

L'InsPo

FÉVRIER 2024



Zoom sur

3 | ARES et Sciences Juris

Sciences Po

4 - 5 | Ophélie et An-

nabelle, ou la chaleur de

6 | Rhizomance

7 | Sciences Po Bordeaux

s'oppose à loi immigration

8-9 | Premières planches

réussies pour les Impers

Société

10-11 | Nuit de la solidarité

à Bordeaux : un dispositif

qui peine à lutter contre le

sans-abrisme

Politique nationale

12-13 | À la Teste-de-Buch,

le pétrole coule à flots, les

écologistes font barrages

14-15 | La France se pré-

pare-t-elle à la guerre ?

Politique internationale

16-17 | Guerre au Soudan :

à quand la paix ?

Tribune

18 | Une Barbie bombar-

dée de haine

Débat

19 | Pour ou contre thé-

matiser les mois ?

Culture

20-21 | Nayola, un voyage

à travers l'histoire et la

lutte en Angola

Portrait

22 | Mathieu Gallet "Je

n'étais pas très assidu"

Divertissement

23 | Horoscope

24 | Les punchlines de

2023

L'édito

Il faudrait plus de deux mains pour comptabiliser toutes les belles initiatives entreprises par les associations de l'IEP ces dernières semaines. Alors, la rédaction s'est retroussée les manches pour produire un numéro à hauteur de l'effervescence associative de l'école.

Entre vos mains en février, *L'InsPo* vous dévoile les coulisses de *Rhizomance* avec, en exclusivité, la découverte de l'affiche de l'exposition de l'association d'art contemporain ! Ce mois-ci, "Zoom sur" *ARES* et *Sciences Juris*, deux associations qui reprennent du poil de la bête en 2024 ! Plus loin dans nos pages, Soline Esperon et Luca Fournier détaillent avec lyrisme le "café-théâtre" particulièrement réussi des *Impers*. Bien évidemment, votre format favori demeure : en février, on rencontre Ophélie et Annabelle, les rayons de soleil de l'accueil de l'IEP. Et pour ce troisième numéro de l'année, *L'InsPo* dresse le portrait de Mathieu Gallet, nouveau président du Conseil d'administration de l'école. Quel genre d'élève était-il ?

Vous avez aimé les caricatures de Noémie Boespflug et Paul Klein en décembre ? Ça tombe bien, nos transfuges d'*Artcore* reviennent avec de nouvelles illustrations piquantes. Et si les déclarations d'Emmanuel Macron sur le "réarmement démographique" en ont surpris plus d'une, on est en droit de se demander si la France se prépare à une guerre. Réponse de Nicolas et Guillaume, pages 14-15.

La rédaction de votre journal préféré s'est aussi mobilisée à l'échelle locale. Nos journalistes sont allées sur le terrain. Il en ressort un décryptage captivant de l'affaire des nouveaux puits de pétrole dans la forêt girondine et de la Nuit de la solidarité de Bordeaux.

En 2024, *L'InsPo* continue de se développer. Les plus fidèles auront apprécié l'évolution de notre format "Flash Inspo" sur Instagram (@inspobdx). Vous découvrirez aussi, pour la première fois, des illustrations graphiques *made in L'InsPo*. On espère que vous saurez apprécier l'investissement de toute la rédaction pour produire ce journal. On ne vous en dit pas plus, rendez-vous début mars pour un quatrième numéro qui s'annonce collector.

Inès Carissimi & Gabriel Garrouste

Zoom sur...

ARES

Ce qui a motivé la création de l'association Defensionis Universalis, devenue *ARES - Association de Réflexion sur les Enjeux de Sécurité* - en 2022 (en raison d'exigences latines d'un certain responsable de master), c'est l'absence d'un master de défense à Sciences Po Bordeaux. Au lieu de migrer à Aix ou à Paris, les étudiant·e·s ont préféré rester et pallier ce manque eux-mêmes !

Un pari réussi car, depuis cette année, ces thématiques captivent les étudiant·e·s ! Afin de pouvoir répondre à ces attentes, *ARES* a

un carnet d'adresse et un agenda fournis. Elle a tissé des liens avec *Guerre et Paix* et *MUN* et organisé plusieurs conférences, notamment sur le conflit dans le Haut-Karabakh, la place de la femme dans l'armée ou sur les enjeux maritimes.

En ce qui concerne les prochains mois, *ARES* vous a préparé des événements inédits comme la demi-journée Armée de terre, qui aura lieu fin mars, avec des conférences d'expert·e·s, des témoignages, une course d'orientation et bien d'autres ; et pour les plus aventuriers·ères un week-end randonnée et bivouac avec la base aérienne 120, au lac de Cazaux et à la dune du Pilat !



Alors que vous soyez en 1A ou en 5A, en Erasmus, passionné·e·s ou simplement curieux·ses d'en apprendre davantage sur les enjeux sécuritaires, *ARES* vous attend !

Clara Lenôtre

Sciences Juris

Une association de droite à Sciences Po ? Non, une asso de droit ! *Sciences Juris* est une toute jeune pousse créée à la rentrée 2023 par des étudiants passionnés. Ces juristes en herbe ne privilégient aucune branche du droit : qu'il s'agisse de droit public, privé, européen, international, environnemental ou social, vous y trouverez forcément votre bonheur !

L'asso a eu l'occasion d'organiser en novembre dernier une conférence avec Luc Derepas, conseiller d'État et président de la Cour administrative d'appel de Bordeaux, sur la thématique

du droit des étrangers. D'autres conférences sont en préparation, avec un potentiel focus sur le droit de l'environnement pour l'une d'entre elles.

Sciences Juris poste régulièrement sur son compte Instagram des fiches sur des notions ou actualités brûlantes, en adoptant



un point de vue juridique : interdiction du port de l'abaya, manifestations pro-Palestine ou droit à l'information par exemple. Des points de présentation des procédures juridiques sont aussi en projet.

L'asso est ouverte à tous ceux que le droit intéresse et elle recherche d'ailleurs des étudiants pour participer à ses projets. N'hésitez pas à les suivre sur Insta (@sciencesjuris) pour ne rien manquer des futures publications et actus de l'asso !

Ferdi Maillet

Ophélie et Annabelle, ou la chaleur de l'accueil

Mardi, 13h15. Il fait froid dehors, pas aussi froid que les semaines précédentes mais les “dames de l'accueil”, comme nous avons l'habitude de les nommer, nous ouvrent leur bunker. Si près des portes d'entrée, leur bureau, sujet aux variations des températures extérieures, est rempli de divers objets et tapissé d'une moquette neuve. Depuis deux ans, il est occupé par deux dames : Ophélie et Annabelle. *L'InsPo* vous propose d'aller les rencontrer.

Apriori, quand vous passez devant l'accueil, soit plusieurs fois par jour, vous ne vous doutez pas de l'amplitude des missions qui sont confiées à Ophélie et à Annabelle. Et pourtant, elles contribuent à leur manière à la stabilité de notre école. Par d'innombrables petits gestes, petits mais grands par leur multitude, elles nous rendent service. Elles aiment d'ailleurs rappeler le côté “surprenant” de leur travail, “quand on arrive le matin, c'est au feeling, on verra comment le jour se passe”.

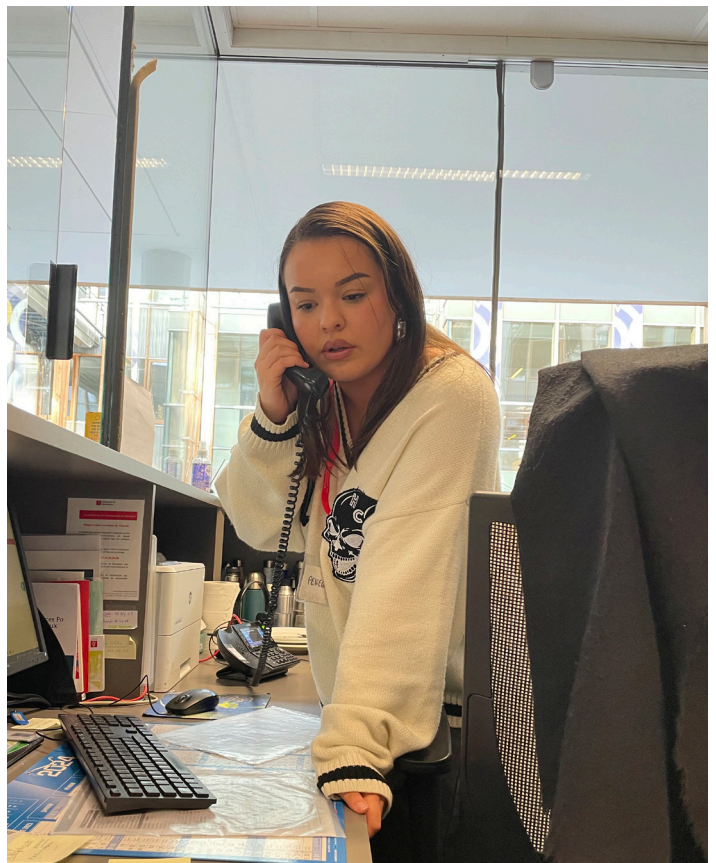
“Petites” missions, grandes conséquences

Même si elles n'ont pas de journée typique, leur quotidien est rythmé par des missions routinières, comme l'explique Annabelle : “on sait à peu près ce qu'on doit faire”. “La seule chose qu'on doit faire tous les matins, de manière systématique et chronologique, c'est la relève du courrier” continue Annabelle. Elles ont aussi un rôle de conseillères, où elles s'emploient à répondre aux questions des élèves, des plus simples aux plus alambiquées. Comme nous l'explique Annabelle : “On se sent utiles et notre priorité est de

trouver systématiquement une solution pour ne laisser personne repartir sans réponse.” Et ce même quand elles n'en disposent pas forcément.

Parmi l'ensemble des petites choses qu'elles sont amenées à faire, elles sont notamment chargées de fournir des micros aux enseignants parfois impa-

tients. Elles accueillent les intervenants externes et Ophélie regrette parfois d'être traitée différemment par certains d'entre eux. “C'est peut-être dû à mon jeune âge, ou à mon style vestimentaire qui peut être jugé plus décontracté”, explique-t-elle. Certaines personnes la prennent parfois pour une étudiante. Elle n'a que 24 ans et gère le panel des clés de l'IEP avec un grand professionnalisme. Les deux partenaires s'occupent égale-



A 24 ans, Ophélie se sent pleinement intégrée dans l'école. Crédit : L'InsPo.

ment de la réservation de salles. Mais ce que préfère Annabelle “c'est lorsqu'il y a des événements à organiser et toute la logistique derrière”.

Aussi, elles entretiennent une véritable caverne d'Alibaba, que ce soit dans leur bureau ou à la cave. Si vous avez égaré des objets, et cela vous ait certainement déjà arrivé, n'hésitez pas à aller leur réclamer. Enfin, quand vous téléphonez à Sciences Po



Pour Annabelle, Sciences Po est comme une "deuxième maison". Crédit : L'InsPo.

Bordeaux, vous tombez directement sur leur standard. Le téléphone est constamment à portée de main, et pourtant la sonnerie ne les dérange point, sauf lors des périodes d'admission, où leurs nerfs sont parfois mis à rude épreuve.

Un lieu central de notre école

Enfin, ce lieu est un véritable point cardinal de notre école. Annabelle le rappelle : "On est un pôle stratégique. On connaît tout le monde et on sait à peu près tout le temps quel levier activer en cas de besoin." C'est ainsi une véritable plaque tournante ; on y arrive par un côté et on en repart d'un autre. Les hôtes, dans leur petit cocon, ne sont en rien hors de l'école. Elles constituent d'ailleurs la première ligne contre les incendies et toutes intrusions malvenues. À l'arrière de l'accueil se trouve leur PC Jupiter à elles : un grand tableau et des dizaines de boutons à activer en cas de fumées intenses. Malgré le fait qu'elles ne

soient pas directement embauchées par Sciences Po Bordeaux (mais par une entreprise), elles "ne se sentent pas en dehors" de l'institut, s'émeut Ophélie. Au contraire, elles saluent même leur intégration express, avec un "chef qui les considère" et qui a tout fait pour qu'elles soient réaffectées au sein de l'IEP.

Annabelle nous explique qu'elle a mis sa carrière entre parenthèses pour élever son fils. De retour sur le marché du travail, le métier d'hôtesse d'accueil lui a été proposé. "Quand je suis arrivée à l'IEP, c'est comme si je n'avais jamais arrêté ! Ça c'est trop bien passé et j'ai été super bien intégrée !". Elles ont d'ailleurs du mal à nous partager des aspects plus négatifs nous permettant de nuancer leur expérience au sein de l'école. Raviées de leur situation, elles ont tissé des liens de confiance avec les étudiants. À ce moment-là, Annabelle accueille M. Charaux avec un : "Salut Antoine, tu vas bien ?". Petit moment anodin à priori, comme lorsqu'un prof arrive pour se procurer un micro avec un esprit chaleureux, et pourtant si signifiant.

"Je n'ai pas de projet d'évolution"

Au fil de la discussion certaines nuances ont émergé. Annabelle et Ophélie avouent ressentir de l'ennui lors des périodes creuses, notamment de mi-avril à mi-juillet. "Limite, j'angoisse lorsque cette période de l'année arrive" avoue Ophélie. Pour occuper le temps, elles bouquinent ou consultent les différents services pour savoir si elles peuvent

aider en cas de nécessité. Aussi, Ophélie est consciente qu'elle ne pourra faire toute sa carrière ici, elle explique : "J'ai des projets, notamment immobiliers, et n'étant pas rattachée directement à l'IEP, je sais que je n'ai pas de possibilité d'évolution". Annabelle, quant à elle, envisage à grand regret de quitter son poste à mi-temps pour soutenir financièrement son fils qui commence ses études supérieures. Pourtant, elle affirme : "J'adore venir ici, je suis super heureuse d'être là. C'est comme ma deuxième maison." C'est pourquoi, en discutant avec son supérieur, elle envisage de déposer une candidature spontanée au sein de l'IEP : "J'aimerais trouver un poste ici, pour continuer à rendre service, être au contact des étudiants et des Erasmus". Elle qui parle quatre langues aurait encore tant à nous apporter. Après avoir consacré quatre années de sa vie en Italie, elle serait même ravie d'un petit "buongiorno" en guise de salutation.

Confinées dans ce coin central de l'IEP, Ophélie et Annabelle, comme deux consoeurs complices, nous accueillent et nous guident quotidiennement. L'éphémérité de nos contacts avec elles n'y enlève en rien le respect, le plaisir et la légèreté. Ces contacts, démarrant par des formules de politesse pour évoluer vers des relations plus informelles, prennent de l'ampleur et s'inscrivent durablement dans leur quotidien et dans le nôtre également.

Andréa LALONNIER &
Timothée JABOT

Avec *Rhizomance*, l'art contemporain s'ouvre à tous

Le 21 février prochain, l'association d'art contemporain de l'IEP, *Rhizomance*, organisera le vernissage de son exposition *Résonance(s). Méandres de nos échos*. Immersion dans la préparation de cet événement, qui souhaite promouvoir l'art contemporain au-delà des murs de Sciences Po Bordeaux.

Plus de temps à perdre pour *Rhizomance* ! A quelques jours de l'inauguration de son exposition, l'association peaufine les derniers détails. "On vient d'avoir la réponse du collègue Francisco Goya de Bordeaux, ils viendront avec deux classes", lance avec enthousiasme Matis Hernandez, co-président, lors d'une réunion avec le pôle médiation. Cinquante élèves de troisième vont être accompagnés par quatre membres de l'association pour découvrir l'exposition, en mars. "On veut vraiment inclure au-delà de la communauté sciencespiste", déclare Lola Thébaud, secrétaire générale de *Rhizomance*.

Lola, Matis et Iman, l'autre co-présidente, ont repris l'association qui promeut l'art contemporain cette année. Ces étudiants de quatrième année du master MPCDT ont recruté près de trente "rhizomes", comme ils aiment s'appeler. "Un rhizome, c'est une tige qui pousse à l'horizontale. C'est une métaphore qui renvoie au fonctionnement horizontal de notre association", sourit Matis. L'exposition *Résonance(s). Méandres de nos échos* est composée de vingt-neuf œuvres, toutes louées à l'Artothèque de Pessac. Au départ, 500 ouvrages étaient

en lice. Les choix des œuvres ont été faits de manière collégiale. Chaque "rhizome" a écrit au moins un cartel, ces petits paragraphes qui explicitent les œuvres. "On voulait se réapproprier les œuvres pour mieux les transmettre", explique Matis.

Des catalogues à pré-commander.

Dans la volonté de rassembler au-delà de leur propre association, les co-présidents ont proposé à d'autres ateliers du *Bureau des Arts* de participer à l'exposition. Ainsi, *Studio 4* a réalisé la bande originale de l'exposition, tandis que *Décadanse* performera lors du vernissage. *Artcore* est également sur le pont, puisque quelques œuvres de l'association seront exposées aux côtés de tableaux réalisés par des étudiants bordelais dans le bâtiment administratif de l'Université de Bordeaux Montaigne.

L'exposition se terminera le 20 mars. Tous les étudiants pourront apprécier l'art contemporain au deuxième étage de l'IEP ainsi qu'au premier étage, entre les amphithéâtres Mon-

une exposition de Rhizomance

Résonance(s) méandres de nos échos

sciences po bordeaux et ub montaigne



du 21 février au 20 mars
entrée libre

Oeuvre : Stéphane Blanquet
La muse dorée des aubes sans venin
Photo : ©Philippe Rolle
Collection les arts au mur artothèque, Pessac

Sciences Po Bordeaux | Université Bordeaux Montaigne | les arts au mur artothèque | Creer | financé par le cvcc

Affiche exclusive de l'exposition "Résonance(s) méandres de nos échos".

Crédit : Rhizomance.

tesquieu et Ellul. *Rhizomance* promet de mettre en place des visites guidées. Il sera possible de pré-commander des catalogues, qui retracent la genèse de l'exposition et reviennent plus en détail sur chaque œuvre. D'ailleurs, la tombola, dont vous avez peut-être entendu parler, doit permettre de financer une partie des catalogues. *Rhizomance* illustre une nouvelle fois l'effervescence associative de l'école.

Gabriel Garrouste

Sciences Po s'oppose à la loi immigration

Depuis le 19 décembre dernier, les articles 11 à 13 du projet de loi immigration, qui instaurent une “caution de retour”, une obligation de justifier du “sérieux” des études et une majoration des frais de scolarité, laissent planer le doute quant au sort des étudiant·e·s extra-européen·e·s de l'IEP bordelais. Finalement écartées, ces mesures ont tout de même soulevé des inquiétudes. *L'InsPo* est allé voir ce qu'il en était.

Si le raz-de-marée couleur bleu marine suscité par l'adoption du texte était de taille à Matignon, au 11 allée Ausone, l'indignation n'était pas moindre. Finalement, la loi promulguée le 26 janvier s'est vue délestée des mesures restreignant l'immigration étudiante, retoquées par les Sages.

Le silence prudent de l'administration

Le projet aurait touché de plein fouet l'un des piliers de l'IEP : l'internationalisation. En 2022, iels étaient 22,5% à être Erasmus, free movers, en master... Parmi elles·eux, difficile de savoir qui est extra-communautaire, d'après le service des

Relations internationales.

Il fallait se positionner. C'est ce qu'a fait M. Darbon, dès le lendemain de l'adoption, en co-signant le communiqué de France Universités contre le projet de loi, après consultation des syndicats et de l'ensemble du Conseil d'administration (CA).

Toutefois, notre directeur n'a pas souhaité se prononcer avant que la loi ne soit “devenue parfaite, au sens juridique”. Même silence du côté du service des Relations internationales. Un silence qui révèle leur impuissance.

Des syndicats mobilisés

Dans nos murs, les plus visibles ont été les représentant·e·s des premier·ières concerné·e·s, les syndicats. A l'unanimité, iels ont voté la motion de censure contre le projet de loi lors du dernier CA. L'UNEF a été particulièrement réactive : “on a été à l'initiative des rassemblements des 6 janvier et 28 décembre”, rappelle Louisa, militante et étudiante à Bordeaux-Montaigne, pour qui ces mesures visent à “réunir les

élites entre elles”. Même son de cloche pour le SGRE, qui dénonce “un projet raciste et dangereux d'où jaillira les forces fascistes”. Pour *la Nouvelle Voie*, bien qu'y étant opposée, l'enjeu est surtout “de se positionner idéologiquement” dans ce “débat légitime qui mérite de pas être politisé à outrance”.

Complexifier une situation déjà pas simple

Pour Patrick Zimmermann, responsable de la filière intégrée avec Coimbra, “on n'a pas attendu la loi immigration pour que ce soit très compliqué”.

Ce dernier rappelle les obstacles auxquels se heurtent déjà les extra-européen·ne·s des filières binationales : “ils n'ont pas de logements garantis au Crous, et on les envoie à Madrid pour avoir un visa alors qu'ils en ont déjà un”. “Certains viennent du fin fond du Brésil pour faire la FIFPO”, souligne justement l'enseignant. Une telle loi aurait ainsi redessiné les parcours de certain·e·s, pour qui les filières binationales sont un véritable tremplin.

Inès Carissimi

LOI IMMIGRATION: LES ÉTUDIANTS INTERNATIONAUX DE SCIENCES PO BORDEAUX DIRECTEMENT TOUCHÉS.



Caricature de Paul Klein.

Premières planches réussies pour les *Impers*

Mercredi 17 et jeudi 18 janvier, les membres des *Impertinents du Spectacle*, l'association de théâtre de l'IEP, ont enfilé leur costume à l'occasion de leur café-théâtre. Retour sur deux soirées riches en humour.

En coulisses et dans les loges, c'est l'effervescence qui règne en maître. Depuis 17 heures, les artistes se pressent sur leur scène pour deux soirs, et on ressent ce cocktail explosif de frénésie et d'émoi qui n'attend plus que d'être servi au public d'ici quelques heures. Ça s'agite, ça court partout en tentant d'être discret, ça demande désespérément "est-ce que quelqu'un sait mettre de l'eye-liner s'il vous plaît ???" ou de faire d'ultimes *italiennes*. En d'autres termes, on se rend bien compte que les *Impers* sont de grands artistes, mais que presque personne ne sait manier aussi bien un crayon pour les yeux que l'art de la scène.

Voilà depuis fin septembre qu'ils se préparent, qu'ils s'apprivoisent entre eux. Et déjà l'éclo-

sion de talents insoupçonnés n'a cessé de les étonner, car les *Impers* ont aussi cela de beau qu'ils se révèlent à eux-mêmes, presque autant qu'ils nous permettent d'entrevoir des âmes d'acteurs. Au fil des semaines, les artistes ont pris vie avec leurs idées, grâce à des répétitions dignes de bouffées d'air frais dans un premier semestre qui leur donnait parfois envie d'un aller simple pour Bogota. Ils vous laisseront même penser que les séances jusqu'à 23h le lundi soir prenaient l'apparence d'instant d'oubli, grâce aux rires déployés en étendard face à un monde qui se prend un peu trop au sérieux...

Laisser tomber le masque

En ce jour de gloire, les étudiants se muent peu à peu en personnages, alors que les cos-

tumes sont enfilés et que les accessoires sont stratégiquement mis en place. Ultime détail à régler : les musiques de fond lors des saluts. Faut-il réitérer la stratégie de "Mourir sur scène" en boucle, devenue l'hymne des *Impers* l'année passée, ou faut-il innover ? Un compromis finit par être trouvé : ok pour Dalida, et ok pour Taylor Swift, de quoi satisfaire une bonne partie des joyeux trublions, because they never go out of style. Face à cet éparpillement quelque peu erratique, les trois capitaines finissent par mettre le holà et recentrer l'ensemble de la troupe. "Ce soir c'est le grand soir, l'aboutissement de toutes ces semaines de travail" finit par annoncer Mirabelle, coprésidente, alors qu'une synergie semble se créer au travers des ultimes respirations communes. L'objectif est clair : laisser tomber le masque, la honte, l'angoisse, et s'amuser dans le sens le plus pur du terme. Alors que le public commence à s'installer, l'air des loges se charge d'une inénarrable excitation.

Il est 20h dans la salle Mac 2 Crous lorsque les lumières s'éteignent en ce premier jour de représentation. Les trois coups retentissent dans un silence de plomb alors que Mirabelle, Axel et Antoine entrent sur la scène.



Les trois "capis" des *Impers* ont ouvert et fermé le show. Crédit : Déclic.



De gauche à droite : Maxime, Lili, Alexandre et Hugo qui jouent une scène célèbre de "Art". Crédit : Déclic

Les trois capitaines de la troupe des *Impertinents du Spectacle* ont parfaitement choisi une mise en abyme pour ouvrir leur premier café-théâtre. Le rire se mélange d'ores et déjà à l'émotion de voir se concrétiser tant de mois de travail. Leur sketch est spontané et leur bonne humeur contagieuse. Ils finissent par annoncer l'ouverture de la soirée face à un public en délire.

C'est un quintette féminin qui lance les hostilités dans une scène jouant sur tous les ressorts comiques, nous dévoilant les problèmes peu communs de cinq patients dans une salle d'attente. Il faut croire que c'est un thème cher à nos artistes, puisque nous aurons le plaisir de découvrir quelques minutes avant l'entracte le fabuleux destin d'un père de famille spécialisé dans le développement d'attractions et les soucis de sa fille, apparemment spécialiste de l'Indochine. La soirée se poursuit alors que Jules semble vouloir faire monter la température de la salle en mimant le début d'un striptease. Heureusement, l'éloquent personnage s'est arrêté à la chemise. Les talents des *Impers* se succèdent sur les planches,

chaque scène plus drôle que la précédente. Finalement, les artistes auront réussi à accrocher un sourire sur le visage de leur public durant pas moins d'une heure et demie de spectacle en passant par tous les registres de l'humour.

Bouquet final explosif

Nos comédiens nous ont fait revivre des scènes revisitées de *la Grande Vadrouille*, de *la Soupe aux choux* et du très récent *Barbie* dans un mélange de nostalgie et de fou rire. Ils ont célébré l'amour, qu'il soit tragique entre Ella et Justine, ou heureux entre Marvin et Alexandre. Nous n'oublierons pas non plus l'intense double sketch dans lequel deux anciens capitaines de l'association donnent la réplique à deux membres habitués de la troupe dans une scène miroir habilement jouée. Mais les *Impers* ont également pioché dans la réalité d'étudiants de Sciences Po pour alimenter leur spectacle. Aussi, le public aura-t-il remarqué la critique non-déguisée de l'opportunisme politique dans le jeu de la vérité vraie mais également leur plus grand cauchemar tourné en ridicule dans la

scène du grand oral. Le bouquet final est explosif, ce ne sont pas moins de sept comédiens qui se succèdent dans une reprise de la Cité de la peur. Entre meurtre, cascade et enquête, le public n'a qu'une dizaine de minutes pour comprendre que la représentation touche à sa fin et savourer la dernière mise en bouche de la future pièce choisie par les capitaines pour cloturer l'année des *Impertinents* au théâtre du Trianon.

Une chose est sûre : l'avantage des émotions intenses, c'est qu'elles sont encore plus fortes lorsqu'elles sont partagées. Et il ne fait nul doute que ces deux nuits auront permis de tisser un lien immarcescible entre les membres de la troupe. En effet, la beauté de l'art réside dans le fait de réussir à créer un ersatz de réalité qui reste, que ce soit dans les esprits, ou dans des lignes écrites pour un journal. Et pendant ces deux soirs, les *Impers* ont bien prouvé qu'ils étaient partis pour rester.

Soline Esperon
& Luca Fournier

Nuit de la solidarité à Bordeaux : Un dispositif qui peine à lutter contre le sans-abrisme

Le 25 janvier dernier se déroulait la Nuit de la solidarité à Bordeaux. Lancée par la mairie avec le soutien de nombreuses associations, l'objectif est de recenser les personnes vivant à la rue afin de mieux organiser leur accompagnement. Dans un contexte où le nombre de personnes à la rue a plus que doublé en dix ans, cette action, bien que nécessaire, semble être encore insuffisante.

4 34 bénévoles et 215 agent·e·s du territoire se lancaient le 25 janvier dernier dans le recensement des sans-abris à Bordeaux. Ce dispositif, à l'initiative de la mairie, est soutenu par la fondation Abbé Pierre, le département et la préfecture de Gironde. Cette Nuit s'ancre dans le travail du Centre communal d'action sociale (CCAS) de Bordeaux qui, à travers cet événement, souhaite connaître le nombre de SDF, mais surtout leurs besoins, car "mieux comprendre, c'est mieux agir". Dans les objectifs établis par l'équipe municipale, on retrouve également l'idée de "mettre à bas les clichés, les a priori et lutter contre la déshumanisation des sans-abris".

Le déroulé de la soirée était simple. Les bénévoles formé·e·s en amont ont pu se rejoindre à 19h30 au sein de leur "QG", lieu correspondant au secteur dans lequel ils-elles allaient réaliser l'opération de recensement. Ils-elles y ont récupéré leur gilet orange et les questionnaires établis à l'aide des pratiquant·e·s de la rue et d'associations. Dans les

91 QG aux abords des quartiers de la ville et des différents bidonvilles, on pouvait retrouver des médiateur·ice·s du CCAS, mais aussi des traducteur·ice·s.

Un manque de moyen criant au niveau national

Selon Harmonie Lecerf-Meunier, adjointe au maire chargée de l'accès aux droits et aux solidarités, cette troisième édition s'inscrit dans la lignée du travail déjà lancé il y a plusieurs années. Cette dernière a expliqué que "le travail ne s'arrête pas à une soirée, il y a d'autres avancées", en témoigne la création d'une nouvelle direction de la dynamique des habitats accompagnés au CCAS, qui travaille pleinement à la lutte contre le sans-abrisme.

Pour autant, Harmonie Lecerf-Meunier a fustigé le manque d'action du gouvernement. Alors que le dernier rapport de la fondation Abbé Pierre montre qu'il y a plus de 330000 personnes sans-abris en France, soit une augmentation de 30000 personnes en un an, les moyens manquent encore. La faute à "un ministre du Budget

qui a rayé d'un trait de plume au moment du 49.3 l'ouverture de 10000 places supplémentaires en hébergement d'urgence dans la dernière loi de finances", insiste-t-elle.

De son côté, Thierry Bergeron, directeur départemental de l'emploi, du travail et des solidarités, représentant le préfet, a souhaité revenir sur les efforts engagés qui ont permis d'ajouter 294 places supplémentaires en hébergement d'urgence cet hiver aux 1 765 déjà existantes.

Cette année, c'est près de 1000 personnes vivant dans la rue à Bordeaux

Pour Grenouille, Carlito et Papa Fara, rien ne changera

Chaque jour, dans les rues de Bordeaux, une réalité poignante se révèle. Grenouille, âgée de 42 ans, lutte pour trouver ne serait-ce qu'un endroit où poser sa tête la nuit. Les rares foyers disponibles sont saturés, ce qui

rend souvent les appels au 115 inefficaces : “tu peux appeler pratiquement toute l’année et tu auras peut-être une place de libérée. C’est largement insuffisant”, déplore-t-elle. La précédente édition de la Nuit de la solidarité a en effet révélé que les deux tiers des SDF se sont résignés à ne plus appeler ce numéro. Cette année, c’est près de 1000 personnes vivant dans la rue qui ont été recensées, dont plus de 100 en squats.

Carlito, accompagné de sa fidèle chienne Diablita, est sans abri depuis 6 ans, victime des réductions des aides sociales. Il exprime son désarroi : “Ils m’ont coupé le RSA en 2, donc depuis 5 mois je touche que 250 balles par mois, alors je suis à la rue”.

Papa Fara, compagnon de longue date de Carlito, dénonce l’inefficacité des politiques sociales et des recensements annuels qui semblent vides de sens pour les sans-abris.

Pendant l’hiver, la rue devient un piège mortel. Leur ami Dino en a été la victime. Carlito nous confie avec émotion : “Il est mort. On est allé manger le pain de l’amitié, et le soir même, il est mort. Ça aurait pu être moi aussi, j’ai déjà passé des portes pour ne pas mourir de froid.” Ils-elles trouvent scandaleux que des logements restent vacants alors que leurs frères et sœurs meurent dans la rue. D’après les données de l’INSEE, le nombre de logements vacants a connu une hausse entre 2015 et 2020, atteignant 25228 dans la métropole bordelaise, la moitié de ceux-ci étant localisés à Bor-

deaux.

Ils-elles témoignent également de la présence croissante d’enfants dans les rues de la capitale girondine. “À l’âge de 14 ou 16 ans... ça me fout des frissons”, ajoute Carlito, qui souligne les violences subies par ces jeunes.

Lorsqu’on lui demande si la vie dans la rue est plus difficile pour une femme, Grenouille répond avec amertume : “Pas plus dur que pour un homme. Je dirais même plus facile, parce qu’on a plus de chances d’être invitées, mais bon c’est une facilité qui

n’est jamais gratuite...”.

Dans l’attente d’un changement, ils-elles demeurent les témoins désespéré-e-s d’une société qui peine à les protéger, condamné-e-s à rester à la rue et lutter quotidiennement pour leur survie. Bien que le dispositif de la Nuit de la solidarité se voit généralisé après le vote d’une loi par le Sénat qui l’impose aux villes de plus de 100000 habitants, il est réellement nécessaire d’agir davantage.

Inês et Garance



A l’image de Grenouille, près de 1000 personnes vivent sans domicile fixe dans la métropole bordelaise. Crédit : L’InsPo.

A la Teste-de-Buch, le pétrole coule à flots, les écologistes font barrage

Lundi 20 novembre dernier, le projet de la compagnie canadienne Vermilion de forage de huit nouveaux puits de pétrole dans la forêt de la Teste-de Buch a reçu un avis favorable de la Commission d'enquête publique. Décrié pour ses impacts environnementaux, ce projet, contre lequel de nombreux habitant·es se mobilisent, attend maintenant la décision du préfet de Gironde. *L'InsPo* est parti confronter les narratifs.

Faisant l'objet d'une concession depuis 1964, les mines d'hydrocarbures de Cazaux ont été mises sous la tutelle de la société Vermilion en 2008. La compagnie exploite déjà cinquante puits de pétrole dans la forêt de la Teste-de-Buch. Elle cherche actuelle-

ment à creuser huit autres puits pour rentabiliser au mieux sa concession d'ici 2040, date qui fixe la fin de l'exploitation des hydrocarbures en France (loi Hulot 2017).

La demande d'autorisation d'ouverture de nouveaux forages pour atteindre le rende-

ment maximum permis par le Code minier a fait l'objet d'une enquête publique en septembre 2023. Cent-deux contributions du public ont été relevées. Elles traduisent les inquiétudes des habitant·es vis-à-vis des émissions de GES et des impacts environnementaux, sachant que la forêt porte encore les stigmates de l'incendie de juillet 2022 - 5 800 hectares brûlés -, le plus ravageur depuis l'été 1949. Ce territoire est par ailleurs intégré au réseau Natura 2000, répertoire des sites naturels à la biodiversité rare ou fragile.

Estimant que l'exploitation ne présente aucun "état de dysfonctionnement grave ou de nuisance majeure" et que "les impacts générés par les travaux de forage, seront temporaires et de courte durée", la commissaire d'enquête, Carole Ancla, a émis un avis favorable. Elle affirme que sans ces puits, la France se soumettrait à l'importation de pétrole à plus fort coût environnemental. Si l'argumentaire de l'indépendance énergétique est souvent mobilisé, il appelle à la vigilance, en ce que la production pétrolière en France ne participe qu'à un pourcent de



Caricature réalisée par Noémie Boespflug.

la consommation française. La commissaire considère aussi que le classement Natura 2000 du territoire n'a jusqu'ici pas été remis en cause par la production pétrolière aquitaine et que son arrêt ne réduira pas vraiment les GES liés à la consommation d'énergie fossile.

Le préfet de Gironde, Etienne Guyot, devrait statuer au plus tard fin février, trois mois après la réception du rapport d'enquête. S'il doit s'appuyer sur ce dernier, il n'est pas tenu par ses conclusions. En revanche, un avis favorable du commissaire enquêteur s'accompagne en général d'une autorisation de l'opération.

Un exécutif en soutien, des écologistes sur le terrain

Lors d'un "Face aux lecteurs" organisé par Sud-Ouest le 1er décembre à Bordeaux, nous avons reçu le ministre de la Transition écologique, Christophe Béchu, lui-même en plein "Tour de France de l'écologie". L'InsPo a pu évoquer le cas de la Teste-de-Buch. Bien que n'étant pas entièrement au fait de la situation, le ministre se veut rassurant vis-à-vis de l'adéquation du projet avec le "quinquennat écologique" d'Emmanuel Macron. Il se félicite de la promulgation de la loi Hulot et ne voit pas de paradoxe entre cette dernière et de nouveaux forages, à pourtant seize ans de la date butoir. L'exploitation de la concession de Cazaux existant déjà depuis des décennies, "ce ne sont pas huit nouveaux puits qui vont tout changer", nous

répond-t-il. Défendant le projet au nom de l'indépendance énergétique de la France, le ministre s'insurge devant l'hypocrisie de certain-es écologistes, qui préféreraient des importations venant de dictatures pétrolières et, par la même occasion, la délocalisation de nos émissions de GES : "On achète à des pays qui, pour la plupart, ne sont pas des démocraties. Non seulement on dégrade notre balance commerciale, mais on joue contre notre souveraineté et on abîme la planète".

La pétition contre le projet a recueilli 26 000 signatures

Le collectif d'opposition Stop Pétrole Bassin d'Arcachon s'est constitué après l'annonce d'avis favorable de la Commission d'enquête, regroupant les groupes locaux de Stop Total, Extinction Rebellion, Greenpeace, Soulèvements de la Terre, mais aussi les Écocitoyens du Bassin d'Arcachon et Ensemble pour la Forêt. Bruno, membre du collectif, considère comme nécessaire "le refus de l'ouverture de nouveaux puits dans la forêt de la Teste-de-Buch pour être cohérent avec la fin de l'exploitation des énergies fossiles prônée par le GIEC et prévue par la législation française".

Manifestation le 11 février à Bordeaux

Le collectif, ayant remis une lettre au préfet début décembre

l'appelant à s'opposer au projet, a suivi un rassemblement devant la sous-préfecture d'Arcachon une semaine plus tard. La dernière mobilisation a été le tracé humain d'un "NON" au sommet de la dune du Pilat en janvier. En parallèle, une pétition à l'attention de Christophe Béchu et d'Etienne Guyot circule depuis déjà plus d'un mois, et compte à présent plus de 26 000 signatures. Le prochain grand rendez-vous est celui du 11 février, puisqu'une manifestation est prévue à la Place de la Victoire, à Bordeaux. De nombreuses personnalités écologistes ont été invitées, et l'activiste Camille Etienne a d'ores et déjà confirmé sa présence et relayé l'appel à la mobilisation sur ses réseaux sociaux.

Si les membres du collectif espèrent parvenir à convaincre le préfet de mettre prochainement fin au projet, le scénario inverse est tout de même considéré. Loin de se résigner à baisser les bras, Bruno envisage déjà la suite : "Nous sommes en relation avec Notre Affaire à Tous et nous pourrions déposer une plainte au tribunal administratif de Bordeaux". Ne reste plus qu'à attendre l'avis d'Etienne Guyot, qui a jusqu'à la fin du mois de février pour se prononcer.

**Isaure Dimanov
& Jade Garnier**

La France se prépare-t-elle à une guerre ?

L'année 2023 s'est finie, comme en 2022, avec de nouvelles tensions, de nouveaux conflits armés et avec en perspective de possibles menaces sur le sol européen et mondial. *L'InsPo* étudie aujourd'hui les tenants et les aboutissants d'un potentiel embrasement mondial, avec en ligne de mire la politique militaire française.

Après le début du conflit russo-ukrainien en février 2022, l'escalade brutale de la violence dans la bande de Gaza, les tensions en mer Rouge et les nombreux conflits sur le continent africain, l'inquiétude d'une grande guerre envahit le débat public. Même si cette idée pourrait briser la croyance de certains en une paix occidentale éternelle, nous retrouvons les indices importants d'un renouvellement du modèle des systèmes de défense français, en prévision d'une possible guerre à haute intensité.

413 milliards d'euros pour la défense

Face au record mondial de dépenses militaires en 2022 - au total 2240 milliards de dollars selon un rapport de l'Institut International de Recherche sur la Paix de Stockholm (SIPRI), le gouvernement a annoncé le 4 avril 2023 la nouvelle loi de programmation militaire (LPM). Une loi ambitieuse, qui cherche à faire de l'Armée française une puissance moderne, efficace et redoutable. Celle-ci comprend un investissement de 413 milliards d'euros entre 2024 et 2030. Une somme exorbitante, qui représente 40% de plus que

le budget précédent. La LPM 2024-2030 prend en compte de nouveaux champs de conflictualité, tels que la cybersécurité, l'espace et dernièrement les fonds marins.

D'autre part, un important recrutement d'effectifs devrait se faire, pour atteindre selon le gouvernement 275000 personnels de défense et 80000 réservistes en 2030. Cette LPM se veut aussi proche de la société française, et renforce l'implication de la société civile dans la protection du pays. Selon Sébastien Lecornu, ministre des Armées, "le choix de rejoindre la réserve représente sans doute le soutien le plus puissant qu'un citoyen puisse apporter à son armée". Pour cela, des plans comme Famille II ont été mis en place, avec pour objectif l'amélioration de la situation des familles de combattants.

Entraînements internationaux

Dans cette ambiance budgétaire belliqueuse, des missions d'entraînement militaire internationales ont été réalisées ces dernières années. On retrouve notamment l'exercice *ORION* qui a été réalisé tout au long de 2023, et qui signifie littéralement une Opération de grande envergure pour des armées Ré-

silientes, Interopérables, Orientées vers le combat de haute intensité et Novatrices. Ces manœuvres, comprenant l'ensemble des alliés (Etats-Unis, Belgique, Italie, Royaume-Uni), ont combattu asymétriquement, puis ont bloqué, contre-attaqué et sécurisé une nation violente imaginaire. Selon Yves Métayer, général au sein de l'opération, "on n'a jamais fait un exercice d'une telle ampleur, sur une telle durée".

Un nouvel hôpital à Marseille

Un autre investissement, hospitalier cette-fois ci, évoque aussi la forte possibilité d'une guerre. Quelque 300 millions d'euros seront destinés à la construction d'un nouvel hôpital militaire à Marseille qui remplacera l'hôpital Laveran. Il aura une grande capacité d'accueil de blessés et devrait permettre d'intégrer six axes : service d'accueil des urgences, soins critiques, infectiologie, suivi du blessé, aptitude et expertise et innovation-formation-simulation. Cet hôpital, dont la construction s'achèvera à la fin de la nouvelle LPM en 2030, a été conçu sur la demande du président de la République. Il veut "préparer la France à une éventuelle guerre de haute intensité", et estime

“pouvoir accueillir plus de militaires qui seraient touchés par des blessures très graves”.

Faire la guerre ? Contre qui ?

Si on connaît les alliés de la France, on a un peu plus de mal à désigner ses ennemis potentiels. On pense rapidement à la Russie, la Chine, l'Iran ou la Turquie. Mais les trois premiers sont détenteurs de l'arme atomique, et l'équilibre de la terreur, même si on l'a un peu oublié, règne encore. Quant au dernier, il fait partie de l'OTAN, comme la France.

Une guerre “à haute intensité”,

est une guerre entre Etats qui ont une puissance militaire équivalente, capables de s'opposer l'un à l'autre longuement, comme on peut le voir en Ukraine actuellement. Une crainte latente est que la Russie s'en prenne à un Etat européen, comme les pays baltes ou la Finlande. On imagine pourtant difficilement l'armée de Poutine, déjà mal en point face aux Ukrainiens, s'en prendre à toute l'Europe. Dans le cas de la Chine ou de l'Iran, le poids de l'armée de terre et des combats au sol, dignes des affrontements de Bakhmout, seraient négligeables pour nous-

autres. Nos combats seraient aériens, navaux et informatiques, pas terrestres.

Alors, contre qui la France se réarme-t-elle ? Peut-être surtout contre elle-même et contre son plus grand traumatisme de l'histoire contemporaine : le spectre de la défaite de mai-juin 40, qui plane encore au-dessus de nos consciences, et qui nous pousse à rester vigilant face aux menaces qui ressurgissent à travers le monde.

Nicolás M-B.R
& Guillaume ECHERBAULT

LA FRANCE EN GUERRE : LE CHEF DE L'ÉTAT-MAJOR FRANÇAIS RÉVÈLE SON PLAN.



Caricature réalisée par Paul Klein

Guerre au Soudan : à quand la paix ?

Depuis maintenant plus de huit mois, le Soudan, pays enclavé entre la mer Rouge, l’Égypte, le Tchad et le Sud Soudan, est plongé dans une guerre. Une guerre fratricide, sans doute inutile au vu du désarroi dans lequel elle plonge son peuple ; une guerre que l’on pourrait qualifier de “jusqu’au boutiste”. *L’InsPo* vous invite à vous plonger dans ce conflit, où rien, décidément, ne semble vouloir aller dans le sens des soudanais.

Depuis le 15 avril 2023, date du début des hostilités, deux généraux s’opposent frontalement, que cela soit à Khartoum, la capitale, où dans les villes secondaires du centre et du sud du pays. Le général Al-Burhan, vieil éléphant de l’appareil d’État soudanais, à la tête des forces régulières de l’armée soudanaise, s’oppose à Mohamed Dagalo, surnommé Hemeti, à la tête des Forces de Soutiens Rapides (RSF), une milice composée de mercenaires et d’acteurs militaires majeurs du pays depuis vingt ans. Prenant place dans un pays déjà affaibli par 30 ans de dictature et par un conflit ethnique au Darfour, la guerre laisse présager le pire.

Pourtant, en avril 2019, un vent de “printemps arabe” avait soufflé sur le Soudan. Des manifestations populaires urbaines avaient délégitimé la dictature et un coup d’État avait alors renversé le pouvoir d’Omar-El-Béchir, entrouvrant ainsi la possibilité d’une transition démocratique. Mais les

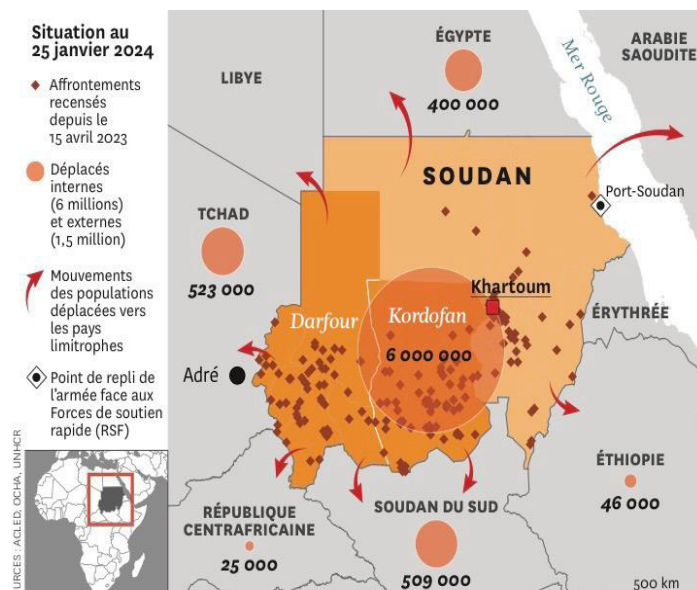
militaires, Hemeti et Al-Burhan en tête, en ont décidé autrement, et par un autre coup d’État en 2021, ils mirent fin à la transition. L’incorporation des milices de Hemeti aux forces régulières s’est transformée en catalyseur des tensions entre les deux hommes depuis le deuxième coup d’État, plongeant ainsi le

pays, ainsi que des places fortes à Khartoum et récemment la ville de Wad Madani au sud de la capitale, ne sont pas complètement défaites. L’affrontement risque de se poursuivre jusqu’à l’anéantissement complet d’une des deux forces. Sans réelle médiation efficace, avec des puissances étrangères qui prennent part dans le conflit, nous pouvons craindre le pire pour le peuple soudanais, déjà pauvre et meurtri.

Une guerre oubliée ?

Qui parmi vous, je vous le demande, avait entendu parler de cette guerre ? Comme vous, j’ai suivi le déclenchement des hostilités, au petit matin du 15 avril. Et puis ensuite ? Une déclaration de M. Macron, quelques

allusions de M. Biden, courant avril et mai, mais rien de bien engageant. La sécurité des ressortissants étrangers importait, mais pour celle des Soudanais, des appels à la désescalade, mais rien de bien méchant. Côté communauté internationale, pas de position franche si ce n’est les



pays dans une guerre de chefs. Un combat de coqs, d’accès au pouvoir, d’accès aux ressources, et qui semble, à l’heure où nous écrivons ces lignes, tourner à l’avantage des RSF. Militairement parlant pourtant, les forces régulières, bien qu’affaiblies et ayant perdu tout le sud-ouest du

appels au calme et les dénonciations des crimes contre les civils. Dans les médias nationaux, pas de récits aigus de la guerre, ni de témoignages ou d'avis d'experts. Il est vrai que la région, celle de l'Afrique de l'Est, n'est pas une ancienne dépendance de l'Empire Français. Sous domination anglo-égyptienne pendant plus d'un demi-siècle, le Soudan ne représente pas réellement d'enjeu pour la France. Il faut aussi préciser que les puissances occidentales ont appuyé les avancées du processus démocratique, mais cela masque en réalité un affaiblissement général au Soudan. Les Occidentaux ne sont plus les maîtres du jeu. D'autres

Six millions de déplacés

Au niveau des alliances, la situation semble assez cocasse, et elle pourrait même d'ailleurs expliquer la domination militaire des RFS. En effet, seule l'Égypte semble soutenir clairement Al-Burhan. De l'autre côté, Wagner (associée comme vous le savez à Moscou), les Emirats Arabes Unis et l'Éthiopie ont tout intérêt à aider le sanglant Hemeti. Mettre la pagaille au Soudan, consolider les alliances pour conserver la mainmise sur l'or et le pétrole, voilà ce qui semble intéresser les différents protagonistes. Chacun place ses pions, consolide ses alliances en fonction de ses intérêts et contre

sanglant sur fond de guerre ethnique. Ils doivent fuir les zones de combat, comme ils le peuvent. Ils parcourent, avec dévotion et grand courage, à pied et en famille, des centaines de kilomètres pour aller rejoindre les frontières les plus proches. Plus de 7 millions ont déjà quitté leur foyers, 600000 d'entre eux ont rejoint le Tchad voisin, 500000 le Soudan du Sud. Plus de 12000 ont perdu la vie. Sans en être acteurs, les Soudanais subissent ce conflit plus qu'ils n'y participent.

Prions alors pour le peuple soudanais, prions aussi pour l'ethnie asalit du Darfour. Population "noire" en comparaison des "arabes" du centre, du sud et du nord du pays, historiquement rebelle et qui subit aujourd'hui la situation chaotique. Harcelée et martyrisée par les RFS, l'ethnie massalit n'est pas loin de subir un génocide. Prions pour le futur du peuple soudanais, qui meurt sous les bombes aujourd'hui, mais qui mourra encore de famine et de maladie demain, sans assistance internationale, hormis les quelques ONG restées sur place. Avec ses hôpitaux détruits et fermés, avec des infrastructures économiques décimées par les intenses combats, sans écoles et avec un état prédateur qui spolie les ressources minières pour l'étranger, il ne restera au Soudan qu'un vaste champ de ruines. Prions alors pour les Soudanais, ce peuple résilient, qui a souffert et qui souffre toujours.

Timothée Jabot



A 5km du Soudan, le camp d'Adré (Tchad) a accueilli des milliers de Soudanais depuis le début de la guerre. Crédit : Amnesty International

puissances, comme la Russie, les pays du Golfe ou encore l'Égypte, y jouent des rôles primordiaux. La voix de l'Occident porte peu, ses capacités de sanction sont réduites, tout comme son poids dans une possible médiation.

ses adversaires. Mais la guerre est-elle vraiment voulue ? Les soudanais désiraient une transition démocratique, ils ont été premièrement trompés par leurs militaires. Ils souhaitent un départ de ces derniers, ils se retrouvent avec un affrontement

Une Barbie bombardée de haine

Lorsque j'ai assisté aux *Golden Globes*, j'ai eu la légère impression d'être à un dîner familial avec un oncle démodé qui fait des commentaires inutiles à table, laissant tout le monde mal à l'aise. Mais non, c'était bel et bien la cérémonie de remise de prix visant à distinguer les meilleurs professionnels du cinéma et de la télévision. La 81ème cérémonie des *Golden Globes* s'est déroulée le 7 janvier 2024 et le film *Barbie* y a gagné plusieurs récompenses.

“Barbie est une poupée en plastique avec de gros seins”, a déclaré l’humoriste américain Jo Koy au milieu de son discours. Il semble que cela ne soit jamais assez. En effet, ce film qui aborde la façon dont les femmes sont traitées dans la société, les normes de beauté auxquelles elles sont soumises et la perte d'identité, continue d'être perçu à travers le prisme d'une représentation stéréotypée, telle qu'une poupée blonde en talons hauts et robe. Après tout, *What Was I Made For* ?.

Le cinéma est un art qui est né autour des récits masculins. Autrefois produit par et pour les hommes, il réservait aux femmes une place mineure de soumission. Récemment, cette position a été transgressée, et nous avons vu d'importantes productions cinématographiques

où les femmes jouent un rôle de premier plan, tant au niveau de l'interprétation que de la production et de la réalisation. Les contributions des femmes offrent une perspective nouvelle sur les sujets, soulignant ainsi l'importance cruciale du soutien financier et structurel à leurs réalisations.

Les histoires masculines sont considérées comme "universelles" et les histoires féminines réservées aux femmes

Selon *Women and Hollywood*, un mouvement qui plaide en faveur de l'égalité des sexes et de l'inclusion dans l'industrie cinématographique à Hollywood, dans le top 100 des films les plus rentables de 2019, les femmes représentaient seulement 10,7 % des réalisateurs, 19,4 % des scénaristes et 24,3 % des producteurs. Ces chiffres reflètent encore une société inégalitaire et discriminatoire. Il existe un consensus dans l'industrie cinématographique selon lequel les histoires de femmes ne se vendraient pas aussi facilement, tandis que les histoires masculines sont considérées comme “universelles” et les histoires féminines réservées aux femmes.

Il est urgent que nous progressions vers un monde plus égalitaire, avec un cinéma qui le reflète également. Pour atteindre un public de cinéphiles de plus en plus diversifié, il est nécessaire que davantage de femmes occupent des postes clés dans la production, avec un réel pouvoir de décision. Des femmes telles que Agnès Varda, Hattie McDaniel, Adélia Sampaio, Meryl Streep, Fernanda Montenegro, Sofia Coppola, Petra Costa ou Greta Gerwig, par exemple, ont remis en question ce paradigme dans le cinéma et ont véritablement changé la réalité.

C'est pourquoi, lorsque je vois un présentateur des *Golden Globes* dénigrer un film réalisé par des femmes, qui cherche à célébrer une figure comme Barbie, qui occupait une place particulière dans notre enfance, mais qui nous a aussi inculqué certains standards, je suis véritablement découragée. Ne venez pas dénigrer le travail accompli par des milliers de femmes pour le cinéma mondial avec une blague sexiste qui n'a même pas réussi à divertir cette audience, qui a regardé Jo Koy avec un dédain incommensurable.

Mariana Santos

Pour ou contre thématiser les mois ?



POUR

Nous les avons tous vu passer : “Octobre rose”, “Movember”, le “Mois sans tabac” et dès la bonne année fêtée, ont afflué les : “Dry January” et “Veganuary”. Et même si des fois on ne sait plus où donner de la tête, ces événements mensuels ont de nombreux aspects positifs.

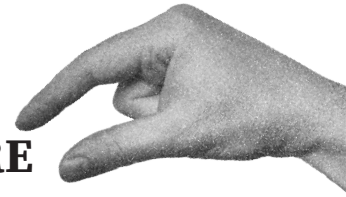
Ces campagnes de sensibilisation, en étant diffusées massivement, permettent de s’y lancer à plusieurs. Certains le font entre amis, quand d’autres, même s’iels le font seul·e·s, sont motivé·e·s par une atmosphère globale et une connaissance commune de l’événement. Car on le sait, sur des sujets comme l’addiction notamment, le sentiment d’appartenance est essentiel, sans celui-ci beaucoup abandonneraient par peur d’être marginalisé·e·s (qui ici n’a jamais pris une pinte en terrasse afin d’éviter les questions indiscrettes et les regards interrogateurs ?).

De même, ces challenges permettent de mettre en lumière des sujets de société importants mais trop souvent tabous. L’addiction, la santé mentale, le cancer (ou même le véganisme) ne sont en effet pas les thématiques les plus faciles à aborder. Or, en les introduisant dans le débat public, les campagnes les transforment en sujets de discussion à notre place. Ainsi, elles nous renseignent sur l’importance de certaines actions comme le dépistage précoce ou l’autopalpation tout en les décomplexant.

Alors, désormais, on attend tous·tes “Mars Bleu” avec impatience !

Clara Lenôtre

CONTRE



Le “Dry January” ouvre la voie, d’abord, à un concept intrigant mais séducteur. Puis, à l’image de l’expression “on te donne ça, tu prends ça”, on en veut plus : alors donner un thème à chaque mois devient une offre bien plus alléchante. Trouver douze thèmes, ça ne doit pas être si compliqué.

On peut pourtant se questionner sur la pertinence de certains thèmes choisis. Le “Zombie Awareness Month” de mai ou encore le “National Ice Cream Month” en juillet sont des sujets bien plus légers que le “Movember” (novembre bleu) ou le “National Breast Cancer Awareness Month” (octobre rose), et ils ne méritent pas, à mon sens, la même médiatisation. Ces derniers doivent en effet toujours être mis en lumière !

Donner par ailleurs des thèmes à tous les mois de manière généralisée, c’est perdre des spécificités locales et minimiser la portée de certaines célébrations. Par exemple, aux Philippines, le “Buwan Ng Wika”, le mois de la langue nationale en tagalog, est fêté chaque année au mois d’août et vise à sensibiliser à l’importance de la langue autochtone.

Enfin, action louable à l’origine, donner une thématique à un mois favorise dans une certaine mesure l’assistanat : il n’est pas nécessaire d’attendre janvier pour se reprendre en main ; si on le souhaite réellement, on peut le faire avant.

Je vous laisse les Sciencespistes, je vais désormais m’atteler à thématiser chaque jour de l’année...

Lisa Bouttier

Nayola, un voyage à travers l'histoire et la lutte en Angola

Nayola plonge dans l'histoire de l'Angola, de la guerre civile à nos jours, dévoilant la lutte pour la liberté de trois femmes. Entre mémoire, recherche de vérité et rébellion, le film offre une perspective poignante sur les séquelles laissées par les conflits en Angola.

Réalisé par le portugais José Miguel Ribeiro, *Nayola* est un film d'animation qui résulte d'une collaboration artistique entre le Portugal, la Belgique, la France et les Pays-Bas. Inspiré de la pièce de théâtre *A caixa preta*, des incontournables auteurs angolais José Eduardo Agualusa et Mia Couto, le film narre, à travers trois femmes de générations différentes, l'histoire de la guerre civile angolaise.

Lelena, la grand-mère, qui a perdu son époux lors de la guerre d'indépendance contre les Portugais, incarne ainsi la mémoire vivante d'une époque tourmentée. Nayola, sa fille, part à la recherche de son mari, Ekumbi, disparu au moment le plus violent de la guerre civile. Yara, élevée par sa grand-mère après le départ de ses parents pour la guerre, incarne la voix rebelle de la jeunesse angolaise, et s'exprime à travers le rap. Cependant, elle devient une cible pour la police en raison de ses textes dénonçant le manque de liberté d'expression en Angola.

Guerre, identité et persévérance
Initialement, Nayola part à la guerre pour chercher son mari, ne contribuant pas directement au conflit, allant jusqu'à désactiver les mines qu'elle enterre elle-même. Cependant, elle est découverte et se fait torturer en étant plongée dans du pétrole, avec la menace d'être brûlée vive. Tout au long du film, Nayola évolue progressivement vers un rôle de soldate authentique, abandonnant son identité initiale, nous montrant que, même lorsqu'il ne soutient pas la guerre, l'être humain se transforme lorsqu'on lui confie des armes.

La transformation du comportement de Nayola s'inscrit dans l'idée selon laquelle la guerre modèle les êtres humains en leur ôtant leur identité. Cette notion est également présente dans les paroles des soldats que Nayola rencontre pendant la guerre. Ils lui demandent : "Comment comptes-tu retrouver ton mari si tu ne connais pas son nom de guerre ?". Dans *Nayola*, l'auteur fait peu parler ses personnages, laissant les images dépeindre l'impact de la guerre dans l'histoire d'une famille et prouvant qu'une fois à la guerre, on ne revient jamais tout à fait le même : elle laisse des cicatrices

à ceux qui l'ont connue.

Cette idée est fortement présente tout au long du film, depuis le moment où le tireur dit à Nayola que retrouver son mari sera très compliqué car "personne ne revient de la guerre", que ce soit physiquement ou psychologiquement.

En outre, le film souligne la séparation entre les familles engendrée par la guerre. Un oncle et un neveu,

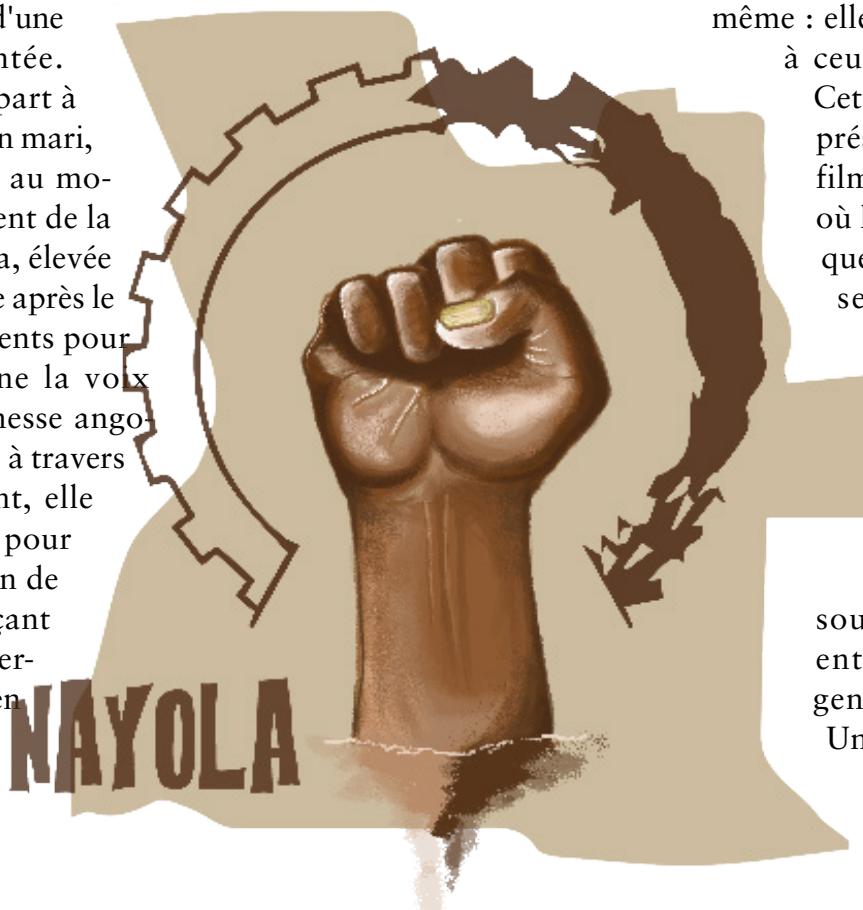


Illustration de Nicolas MB.

combattant pour des camps opposés, se croisent sur le champ de bataille, tous deux en lutte pour défendre la même cause : le peuple angolais.

Bien que *Nayola* soit un film d'animation, il nous confronte à la violence et à la mort, en nous montrant la réalité de la guerre. Ce film résonne donc comme une ode à la persévérance, soulignant que la démocratie et les droits sont des conquêtes éphémères, une leçon qui s'étend au-delà des frontières angolaises, jusqu'en Europe.

Nayola offre une perspective critique subtile sur l'aide humanitaire internationale, dénonçant son caractère souvent superficiel à travers des scènes symboliques, telles que les largages de riz effectués par parachutes, dépourvus d'une réelle intervention humaine.

Les mémoires d'un peuple en guerre

Avec ce film, on a l'occasion de se replonger dans l'histoire de l'Angola. Le pays a été colonisé aux XV^e et XVI^e siècles, puis a connu une guerre d'indépendance de 1961 à 1974. Devenu indépendant le 11 novembre 1975, le pays a immédiatement plongé dans une guerre civile, qui a perduré jusqu'en 2002. Cette guerre civile opposait initialement trois partis, ultérieurement réduits à deux : le *MPLA*, soutenu par l'URSS et Cuba, et l'*UNITA*, bénéficiant du soutien de l'Afrique du Sud, des États-Unis et du Royaume-Uni. Il est intéressant de noter que le film maintient une neu-

tralité tout au long de la narration, ne dévoilant jamais quel parti soutient *Nayola*. Cela démontre que la guerre va bien au-delà du simple soutien à l'un des deux camps.

En plus de nous parler de la guerre civile et de faire référence à la lutte pour l'indépendance, le film souligne que des restrictions persistent en matière de liberté d'expression, ce qui pourrait également ex-

pliquer le manque de notoriété du film dans le pays. En réalité, parce qu'il aborde des sujets sensibles et qui sont en quelque sorte tabous tout en dénonçant les carences en matière de liberté de la société angolaise, sa diffusion est assez limitée dans le pays, afin d'éviter de susciter des réactions virulentes de la part de la population. Pour autant, il offre une perspective fascinante sur la lutte pour la liberté à travers la musique, plusieurs décennies après le façonnement initial de l'indépendance par les mouvements littéraires. *Nayola* émerge ainsi comme une fenêtre ouverte sur une réalité angolaise souvent méconnue, qui nous invite à réfléchir sur les expériences



Crédit : Allociné.

vécues par d'autres peuples autrefois colonisés.

La rappeuse angolaise Médusa incarne la voix de Yara en interprétant des chansons qui dénoncent l'oppression :

*"Bienvenue en Angola
où les problèmes abondent
L'ironie nous nourrit
[...] La lutte pour la survie jour
après jour
Faut se battre pour surnager."*

Inês

Mathieu Gallet : “Je n’étais pas très assidu”

Fraîchement désigné à la présidence du Conseil d’administration (CA) de Sciences Po Bordeaux, Mathieu Gallet a accepté de répondre à *L’InsPo* pour nous raconter ses années à l’IEP.

“**L**e concours, j’y suis allé un peu les mains dans les poches”. Alors qu’il avait commencé une classe préparatoire littéraire au lycée Camille Jullian début septembre 1995, Mathieu Gallet a appris qu’il était admis à Sciences Po Bordeaux fin septembre de la même année. Une belle surprise pour celui qui avait hésité avec la faculté de philosophie.

Très rapidement, Mathieu Gallet a apprécié ce qui fait l’essence de l’Institut d’Etudes Politiques bordelais : les travaux de groupe, la responsabilisation et la relative liberté, une pédagogie qui tranchait avec les trois semaines de prépa qu’il avait vécues. Jusqu’alors, Mathieu Gallet avait réalisé toute sa scolarité dans des établissements publics de Villeneuve-sur-Lot, dans le Lot-et-Garonne.

Vingt-cinq ans après Sciences Po, il est toujours en contact avec d’anciens élèves. “On a tous eu des parcours différents : une amie est juriste, un autre travaille en communication dans les institutions européennes, et puis il y a aussi ceux qu’on retrouve, alors qu’on s’était perdu de vue, comme Emmanuel Grégoire, le premier adjoint à la mairie de Pa-

ris”, ajoute le nouveau président du CA.

La mobilité : une révélation

A l’instar de la grande majorité des étudiants de l’IEP, Mathieu Gallet retient de sa mobilité “des moments très sympas”. L’année à l’étranger n’était pas encore obligatoire à la fin des années 1990, elle a été provoquée par un redoublement. “J’ai redoublé ma deuxième année après une très

grand, on vivait en colocation au milieu de la campagne. Il y avait davantage de proximité avec les professeurs et j’ai pu prendre des cours de cinéma”.

“J’ai redoublé ma deuxième année après une très mauvaise note en institutions européennes”

Mathieu Gallet n’était pas dans beaucoup d’associations au sein de l’établissement. “Je n’étais pas très assidu”, sourit-il. Il avait gardé son groupe d’amis de prépa et avait une vie très intense à côté de Sciences Po. Avec ses amis de Sciences Po, il a tout de même relancé la junior entreprise de l’école.

Quand on lui demande ce qu’il retient de ses années Sciences Po, Mathieu Gallet répond sans hésitation : “l’ouverture d’esprit, l’ouverture sur le monde”. Dans un environnement de plus en plus globalisé, le président du CA considère que c’est ce qui fait la force des étudiants de l’IEP. Il ajoute : “Soyez curieux et combattez vos a priori”.

Gabriel Garrouste



Mathieu Gallet a été élève à Sciences Po Bordeaux entre 1995 et 1999.
Crédit : X, @mathieu_gallet

mauvaise note en institutions européennes, et j’ai décidé de la retaper à Warwick, en Angleterre”, raconte-t-il. Là-bas, Mathieu Gallet a découvert un autre mode de vie : “Le campus était très

HOROSCOPE

BÉLIER

Tu penses au voyage comme un moyen de te soustraire à la pluie bordelaise. Tu en as marre des murs gris de l'atrium, alors tu te lanceras dans une aventure dépaysante.

TAUREAU

C'est décidé, la dernière panne du Tram B était de trop. Ce mois-ci tu décideras d'écrire une lettre à la métropole. N'oublie pas de la faire co-signer par le reste de l'IEP.

GÉMEAUX

Artefact t'avait semblé si loin et pourtant, nous y voilà. Pour ceux qui enchaîneront les heures de bus, c'est l'angoisse. Pour ceux qui n'iront pas, quel triste week-end à Bordeaux sans nos artistes préférés.

CANCER

Tes amis chercheront désespérément un créneau pour t'inviter à une soirée. Il s'agirait d'alléger ton emploi du temps de ministre ou de président d'association.

LION

Tu fais semblant de ne pas connaître l'astrologie mais tu sais très bien que tu es un vrai Lion. Il n'y aura qu'à voir tous les regards tournés vers toi à la prochaine soirée du BDE.

VIERGE

Tu vas remettre en question ta place à Sciences Po Bordeaux. Mais après les portes ouvertes de Kedge, tu comprendras la nécessité des sciences sociales dans ton cursus.

BALANCE

Ta bonne résolution est celle d'apprendre à faire des choix. Mais comme toute bonne résolution, elle semble compliquée à tenir. Tu arriveras en retard à ton prochain cours. Ton excuse ? J'ai hésité entre le pantalon bleu et le vert.

SCORPION

Après tous ces mois passés entre les murs de l'IEP, tu ne sais toujours pas différencier l'amphi Ellul de l'amphi Aliénor. Tu débarqueras au milieu d'un cours de doctorants sur la démocratie dans les îles Tonga.

SAGITTAIRE

Dry Janua... quoi ? Les mois à thèmes ne sont pas ton fort. Néanmoins, Février sera celui de tous les possibles, mais n'en oublie pas les bonnes résolutions du mois dernier.

CAPRICORNE

Tu en as marre de faire la queue à la cafet ou aux micro-ondes. Tu feras marcher les VDB à plein régime sans te soucier de ta balance Lydia.

VERSEAU

Le mois de janvier a eu raison de toi. Une rentrée explosive, des événements qui n'en finissent plus et des nouveaux cours plus nombreux chaque jour. C'est décidé, tu improviseras ton prochain exposé de Culture G.

POISSON

Les remaniements ministériels n'ont pas fait vibrer ton téléphone, tu étais pourtant persuadé d'être celui ou celle qu'il fallait. Mais, tes relations avec Gabriel Attal ne sont pas encore assez ... intimes.

QUIZZ DES PUNTLINES DE L'ANNÉE 2023

1. « La Terre en a ras-le-bol des accords sur le climat qui ne sont pas respectés » ● ● Justine Triet
2. « Être mise en cause par Mediapart, c'est le meilleur moyen de rester au gouvernement » ● ● Pierre Niney
3. « Il était très difficile ce rôle. Mais heureusement, je suis un acteur extraordinaire » ● ● Marlène Schiappa
4. « Bon Pied, Bon Œil, Porte de Montreuil » ● ● Taylor Swift
5. « Le Time magazine : Nous aimerions vous nommer personne de l'année. Moi : Puis-je venir avec mon chat ? » ● ● Alan Turing
6. « La marchandisation de la culture que le gouvernement néolibéral défend, est en train de casser l'exception culturelle française » ● ● Hugh Grant
7. « Je crois qu'à la fin du siècle, l'usage des mots et l'opinion générale éduquée auront tellement changé que l'on pourra parler de machines pensantes sans s'attendre à être contredit. » ● ● Lula da Silva

Solutions :

1 → Lula da Silva lors de la Cop 28 à Dubaï ; 2 → Marlène Schiappa à propos du fond Marianne avant d'être évincée du Gouvernement ; 3 → Hugh Grant en parlant de son rôle de Oompa Loompa dans le film « Wonka » au micro d'NRJ ; 4 → Pierre Niney a inventé ce morceau durant la saison 3 de « LOL : qui rit, sort ! » ; 5 → Taylor Swift pour partager la couverture du Time magazine avec son propre chat ; 6 → Discours de Justine Triet lorsqu'elle gagne la Palme d'Or au Festival de Cannes à propos de la politique culturelle française ; 7 → Alan Turing à propos de l'intelligence artificielle